

Carine Racine

La colère du Lémanus
Après l'an 563



ÉDITIONS
CABÉDITA
2021

REMERCIEMENTS

J'adresse mes chaleureux remerciements à tous ceux qui m'ont entourée, conseillée, encouragée dans la réalisation de ce roman. Plus particulièrement (dans l'ordre chronologique) à mon mari pour sa patience et son écoute, ainsi qu'à ma mère, à ma belle-mère, à Muriel Nydegger, ma chère correctrice aux yeux de lynx, à ma première lectrice, Florence Coulin-Talabot, pour ses encouragements, à Justin Favrod, historien et rédacteur en chef de la revue *Passé simple* pour ses remarques très enrichissantes, à Éric et Valérie Caboussat, mes éditeurs, pour leur confiance et leurs précieux conseils, ainsi que leur équipe. Et, bien sûr, merci à toi, lecteur, qui a choisi de lire ce roman.

Cet ouvrage est paru avec le soutien du Service culturel du canton de Vaud, de la Ville de Lausanne et de la commune du Mont-sur-Lausanne.



Les Éditions Cabédita bénéficient d'un soutien de l'Office fédéral de la culture pour les années 2021-2024

Couverture : © Création Samuel Embleton

© 2021. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13B – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet : www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-897-6

Prologue

Printemps 563, deuxième année de règne du roi Gontran, Bourgondie, rive nord du Lémanus

Elle agite ses petits bras encore potelés, étire le cou pour que sa tête reste hors de l'eau. Sa robe de lin flotte autour de ses jambes et gêne ses mouvements. La fillette lutte de toutes ses forces contre la noyade.

– Non ! Le lac ne m'avalera pas !

La berge a disparu sous la vague, comme grand-mère. L'eau monte, descend, tourne et emporte l'enfant terrifiée. Sa bouche s'ouvre dans un cri étouffé. Une gorgée d'eau brunâtre arrive dans son estomac. Elle tousse. Ses gestes deviennent encore plus désordonnés. Des débris de bois l'entourent, la frôlent.

À quatre ans à peine, elle n'a pas encore appris à nager. Son envie de vivre surpasse sa panique. Quelque chose de dur effleure son dos. Un baquet renversé flotte près d'elle. Ses doigts s'agrippent à la poignée en bois. La vague continue d'escalader le coteau, encombrée des corps et des choses qu'elle fauche sur son passage.

La gamine ferme les yeux pour ne plus voir ce tourbillon vorace. L'image de l'Enfant Jésus, qu'elle prie quand elle a besoin d'être apaisée, passe furtivement derrière ses paupières. Impossible d'appeler du secours quand on crache à chaque fois, mais implorer en pensée, elle peut.

« Sauve-moi ! »

Le baquet voudrait continuer sa fuite sans elle. La petite a l'impression que ses bras vont se détacher de son corps. Ses jambes raclent la terre qui se rapproche, puis s'éloigne déjà. L'eau l'arrache, la dépose, l'arrache encore. C'est trop dur et elle a si peur. Ses mains glissent. Elle abandonne...

– Regarde ce que ton Dieu a fait !

D'un geste large, Sigéric montre à son frère les vignes dévastées par l'inondation.

Beaucoup plus bas, le Lémanus, encore très agité, déborde mollement sur ses rives.

Les yeux fermés pour retenir ses larmes, Salvius joint les mains.

– Ce n'est pas Lui qui a provoqué ce désastre. La montagne s'est écroulée au bout du lac. Toi aussi, tu l'as entendue gémir depuis des semaines. Dieu est bon. Il ne permettrait pas une telle horreur.

– Alors il aurait dû l'empêcher !

Salvius, plus jeune, mais plus grand que son frère, tombe à genoux. Son chagrin déborde. Sur son visage mince, des rides se creusent. Il pleure tout ce qui le rendait si heureux.

Sigéric effleure du bout des doigts les cheveux noirs de son cadet, coupés courts. Il laisse tomber son bras, hésite à descendre, lui aussi, pour constater les dégâts. Le soleil, presque au zénith, fait briller les reflets châtain de sa tignasse en bataille. La caresse du foehn devrait le réchauffer, mais le froid l'envahit de l'intérieur. Quelque chose vient de se briser, définitivement.

Sigéric s'attend au pire. Il se retient de courir entre les ceps, dont les feuilles trempées couvrent le sol. L'eau a raviné le coteau, comme un jour de forte pluie. Certains arbres fragilisés penchent vers l'aval. Le ciel sans nuages jure avec la terre en désolation qui s'étend devant lui. Ses chaussures en cuir n'ont aucune prise dans cette fange presque liquide. Il bascule, se reçoit sur les fesses. Les braies¹ trempées, le jeune vigneron s'accroche au tronc le plus proche. Il continue sa descente, traverse les coteaux qui dominent une bonne partie de la propriété familiale, la peur au ventre. Les champs, les vignes, les *villae* et les jardins, tout est réduit à une coulée de terre.

– Notre maison est encore plus bas, plus près du rivage. Trop près...

Le jeune homme contourne la colline par le sentier caillouteux, parallèle au lac encore hérissé. Il descend par le petit bois. Son pas s'allonge. Autour de lui, les jeunes hêtres et les bouleaux sont remplacés par une masse grise informe. Il glisse dans le borbier, cherche la barrière du jardin, ne reconnaît plus rien. Pour garder son équilibre, il s'accroche aux arbres dont les racines ont résisté à l'assaut de la vague. Les plus frêles ont suivi la pente, certains disparaissent dans la terre meuble. Le vigneron rejoint sa maison par le potager, du moins ce qui reste de leurs cultures maraîchères. Le sol, recouvert de boue et de déchets peu identifiables, ne laisse plus apparaître un seul brin d'herbe. Même le mur de pierres que son père avait fait construire n'existe plus. Sigéric cherche quelques repères dans ce fatras de pieux, de cailloux, de planches brisées. L'ancien fort romain, résistant au temps et aux attaques depuis trois siècles, vient d'être balayé comme une cabane de roseaux. À part le piaillage de quelques moineaux revenus grappiller les restes sortis des garde-manger, le silence s'est imposé. Même les corbeaux criards n'osent pas s'approcher. Rude contraste après le rugissement de l'eau en furie, les craquements des constructions qui s'effondrent, les hurlements des victimes... À chaque pas, Sigéric entend crisser ses chaussures dans les

¹ Pantalon gaulois.

gravats mêlés de schiste et d'argile, comme si ses pieds pesaient le poids d'un bœuf.

Il espère encore un appel, un signe de vie, mais c'est lui qui crie.

– Irina! Aurélia! Mère! Répondez-moi! Par pitié, répondez-moi...

Sa voix s'altère. Sa gorge devient brûlante. Il se rappelle leur signe de la main, quand il est sorti de la maison, ce matin. L'air encore frais l'avait encouragé à poser un sagum² sur ses épaules. Salvius serrait Hilde dans ses bras. Elle riait et lui aussi.

Son frère, arrivé le premier, a trouvé sa femme et Irina côte à côte, leurs mains encore enlacées, à moitié ensevelies. Il est remonté à la rencontre de Sigéric, qui tentait d'attraper leur âne paniqué. Salvius a essayé d'expliquer ce qu'il a vu, mais les larmes ont pris le dessus. Et Sigéric a compris.

– Je n'aurais pas dû le laisser descendre sans moi. J'étais si sûr que l'eau n'atteindrait pas notre maison. Un tel désastre, c'est impensable...

Le jeune Helvète contourne l'habitation, grimpe jusqu'à la petite terrasse, en amont, où les femmes étendaient la lessive, à l'abri du vent. Les dalles sont recouvertes de terre. À l'angle du bâtiment en ruine, Sigéric distingue d'abord des chausses en cuir souple dépasser entre les pierres, puis le pan d'une robe, en tissu ligné de rouge et de marron qu'il connaît trop bien.

Il contourne le mur effondré, découvre le visage gris de sa douce épouse. Du bout des doigts, il essuie sa peau encore intacte. Les yeux d'Irina regardent le ciel trop bleu. Un temps radieux qui détonne avec une telle catastrophe. Dans sa bouche remplie de boue, l'ultime appel de son aimée est resté muet. Contre son épaule, le demi-visage d'Hildeswinthe semble dormir. L'autre moitié, mélange de chairs écrasées et de terre, incite Sigéric à se détourner. Trois vies interrompues. Trois, car Irina était enceinte de huit mois.

L'estomac du vigneron se contracte. Il inspire pour ne pas vomir.

Cette réalité n'est pas supportable. Une maladie, une attaque de brigands ou même les assauts des barbares et les guerres qu'il faut mener, c'est admissible tant que nos proches sont épargnés. Mais là: trop de destruction. Trop de douleur, trop...

Trop et plus rien.

Plus de famille, plus de maison, plus de terre... La tête vide.

Non, encore une petite main qui se tend. Un cri: «Papa!»

– Aurélia!

² Cape d'origine romaine.

Sigéric appelle, s'époumone. Arpente les abords de sa maison démolie, descend plus bas et glisse, mais s'en fiche.

– Aurélia! Non! Je veux ma fille! Ne me prenez pas ma fille!

Un raz de marée emporte l'image de son enfant, aussi puissant que les larmes qui le noient.

Salvius frissonne, malgré le sagum épais autour de ses épaules. Il serre les coudes, mais garde les pouces accrochés à sa large ceinture de cuir. Sur ses hanches, il porte une pochette en peau de veau et un scramasaxe³, glissé dans son étui. Ses souvenirs, eux, pèsent beaucoup plus lourd.

– Je n'aurai plus besoin de porter une arme. Il y a d'autres moyens de se défendre.

Son frère, au contraire, ne jure que par la riposte et l'action, même si aujourd'hui aucune lame n'aurait pu vaincre l'ennemi. Ils partagent tous les deux la même tristesse, la même douleur tapie au creux du ventre. L'air hagard de Sigéric effraie Salvius. Dans les yeux bleu-vert de son aîné, il voit un gouffre où l'âme peut disparaître.

Les deux vigneron marchent en silence dans la cité de Lousonna⁴, bourg perché sur une des trois collines qui dominent le lac meurtrier. Depuis le parvis de l'église, un religieux dissimulé sous une coule⁵ sombre les voit arriver, épuisés et crasseux. Il leur ouvre ses bras charnus et les invite à entrer dans l'enceinte du monastère.

Les yeux bleu clair du plus jeune, gonflés de chagrin, lui rappellent ceux de son père, Garihard, venu du nord pour s'installer dans cette région fertile. Pourtant dans ses souvenirs, le grand-père des garçons n'a jamais pleuré, malgré les décès qu'il a endurés ou la maladie terrible qui a fini par l'emporter.

L'oncle Godeghisel imagine quelle tragédie ses neveux viennent de traverser. Il les serre contre lui, tant pis si sa bure est maculée de terre.

Lavés, vêtus d'une tunique et de braies propres, les frères s'installent autour d'un long plateau de chêne posé sur des tréteaux. Godeghisel y pose du pain, du fromage et quelques pommes. L'heure du repas des moines est passée. Ils ont tous repris leurs activités de l'après-midi. Cette longue salle presque exempte de meubles, construite en pierre taillée sans fioritures, n'a rien de chaleureux. Pourtant, Salvius et Sigéric s'y sentent en sécurité. Les deux rescapés ont besoin de calme pour digérer cet incroyable cauchemar et trouver la force de continuer à vivre dans l'ombre des disparus.

³ Couteau à un tranchant, d'environ trente centimètres de long.

⁴ Lausanne.

⁵ Vêtement à capuchon porté par les moines, sans manches.

Un jeune moine apporte un bouillon d'orge encore chaud et deux bols. Sans appétit, les hommes se restaurent et évoquent ces dernières heures. L'oncle les écoute en silence, hoche la tête, pour leur montrer à quel point il partage leur douleur.

Sigéric se rappelle que la montagne grondait au-dessus du bourg de Tauredunum⁶ depuis des semaines.

– J'ai entendu, dans une auberge, des gars un peu ivres qui parlaient d'une catastrophe imminente. Ils répétaient les avertissements de l'ermite : « La montagne se fâche. Un jour, la terre va s'écarter et avaler tout le monde. » Il devait bien avoir raison, avec tous ces craquements qui nous faisaient sursauter de jour comme de nuit.

Salvius hoche la tête.

– Je ne comprends pas. Le lac a déjà été agité par les tempêtes, mais comme ça, jamais ! On le trouvait si beau. Depuis nos plus hautes vignes, on peut le voir sur presque toute sa longueur. Le miroir du ciel, aux couleurs si belles : orange au soleil couchant, là où les reliefs se rejoignent. Rose au levant à l'embouchure du Rhodanie⁷. Gris les jours de pluie. Mais ce matin, il était bleu comme le ciel et pourtant le sol a tremblé, si fort qu'on a dû se tenir pour ne pas tomber. Un immense nuage de poussière s'est élevé plus haut que le sommet du Mont Tauredaunum, jusqu'au fleuve, là où il entre dans le lac. En même temps, j'ai vu une vague énorme se former. La surface plate du Lémanus s'est creusée, puis gonflée, comme si une main géante la poussait vers les côtes.

Sa voix s'étrangle.

Horrifié, Sigéric prend le relais.

– J'ai vu passer l'eau en furie bien en dessous du village. C'était monstrueux, pire que dans les légendes racontées le soir ! Sa surface a de nouveau enflé à la hauteur de Lousonna et les vagues ont déferlé jusqu'à Genava⁸, là où le Rhodanie retrouve son lit. C'est ce qu'on pouvait voir depuis notre position, mais en fait le raz de marée est monté beaucoup plus haut. Tout ce qui était immergé a été emporté : maisons, bêtes, hommes, femmes et enfants...

Les yeux affolés de la petite Aurélia se superposent à cette vision d'horreur. L'aîné cache son visage entre ses mains et laisse sa douleur sortir enfin.

Un rayon de soleil caresse la joue de Salvius. Il détourne la tête.

« Comment une telle lumière peut-elle briller au-dehors, alors que tout est si sombre en moi ? »

⁶ La Suche.

⁷ Rhône, fleuve qui prend sa source dans les Alpes et se jette dans la mer Méditerranée.

⁸ Genève.

Il plonge le nez dans son bol. Ses lèvres trempent dans le liquide trouble et tiède. Des gouttes d'eau salée viennent s'y ajouter. L'image du demi-visage d'Hilde ne le quitte pas. Il essaie de le remplacer par le souvenir rayonnant de sa fraîche épouse. Comme elle était belle ! Elle nouait ses longues tresses autour de sa tête et les garnissait de fleurs ramassées dans les champs. Elle aimait les longues balades, au printemps, qui la conduisaient autour du Mont des Pèlerins. Les bras encombrés de bouquets multicolores, elle rentrait par l'arpent de vigne où son mari travaillait, pour lui montrer sa cueillette. Hilde glissait quelques tiges dans le sac de son époux. Puis, appelée par les tâches domestiques, elle dévalait la pente comme un cabri.

Les mots ont fini par manquer, seule reste une brûlure vive qui rétrécit leurs poumons. Godeghisel prend une voix très douce, afin de ne pas écorcher ce moment de recueillement.

– Mes pauvres petits, c'est un grand malheur ! Soyez les bienvenus dans la modeste demeure des serviteurs de Dieu. Vous pouvez rester ici le temps qu'il faudra.

Salvius regarde le moine, le visage plus allongé qu'il ne l'est naturellement.

– Oncle Gisel, je veux consacrer ma vie à Notre Seigneur. Sigéric et moi sommes d'accord de vendre nos terres et de faire don d'une partie de notre fortune au monastère de Saint-Maurice. C'est là que je veux vivre désormais. À Agaune.

– Ah...

Le jeune homme pourrait rester à Lousonna, mais l'abbaye de Saint-Maurice est plus renommée. Il s'y pratique la liturgie perpétuelle. Certains préfèrent appliquer la loi du silence, d'autres vivent reclus. La discipline y est plus sévère. Godeghisel ne peut s'empêcher de penser que son neveu se sent coupable de ne pas avoir secouru sa femme à temps. Il a l'air de s'infliger une lourde punition pour le restant de ses jours. Mais peut-être se fait-il de fausses idées ? Le seul moyen serait de s'en rendre compte sur place.

– Je veux bien t'accompagner à Agaune. Si je te recommande, tu seras certainement mieux accepté. Mais réfléchis bien ! C'est une dure décision. Si elle est influencée par le désespoir, tu risques de la regretter.

Il se tourne vers Sigéric.

– Et toi, que feras-tu, si tu n'as plus de domaine ?

– Peu importe. Je ne resterai pas ici. Je n'ai plus de passé. Je veux partir.

– Moi aussi.

Le dernier mot de Salvius se dissout dans un long gémissement.

– Je le ferai avec mon esprit, pour effacer ces visions de cauchemar qui me hantent. Pour apprivoiser ma tristesse, j'ai besoin d'isolement. Je ne veux plus être esclave de mes émotions.

Le jeune vigneron se le répète, encore et encore, pour se convaincre de son choix.

– Louer Dieu et ne vivre que pour Lui, puisqu'Il a voulu que je reste. Sinon autant mourir et rejoindre ma Hilde.

Valia

Fin avril 569, huitième année de règne du roi Gontran, Bourgondie, près de Vernata

DESTRUCTION

L'étalon blanc arrête de brouter et entame un petit trot souple. Naseaux dilatés, crinière dansante, il s'approche de la barrière qui délimite son enclos. Une jeune fille se faufile entre les traverses et lui montre un morceau de carotte.

– Viens *Alby* ! Regarde ce que je t'ai apporté !

Le cheval renâcle, ralentit. Allonge le cou, prudent. Le satin de sa lèvre supérieure caresse les doigts de Valia, tandis que la carotte disparaît entre ses dents.

Les bras autour de son encolure, l'adolescente appuie sa tête contre la sienne. Une légère brise agite les mèches blondes qui s'échappent de ses tresses. Devant le bleu diffus de l'imposante falaise, les fins cheveux mêlés aux crins clairs contrastent d'autant plus.

– Je voudrais tellement que tu sois à moi.

– Il ne sera jamais à toi.

La voix grave de son père écorche les douces pensées de Valia. Même s'il n'a pas l'intention de faire de peine à sa fille, le forgeron est réaliste.

Adalric adoucit le ton.

– Le comte Friedolphe n'a pas l'intention de vendre une de ses plus belles montures.

– Oh, je sais... Mais regarde ! *Alby* me fait confiance.

– Laisse-le ! Si le comte te voit, c'est à moi qu'il en fera le reproche. Je suis chargé d'entretenir sa ferrure, pas de le laisser mater par ma fille.

Valia lâche un profond soupir. Ses paumes appuyées contre les joues plates du cheval, elle pose un baiser délicat sur sa lèvre agile. L'odeur de la carotte fraîchement mâchée lui donne envie de revenir, avec plus de morceaux, mais à une heure où personne ne viendra gâcher ce moment magique.

« La nuit, bien sûr... »

Valia fait semblant de renouer les deux nattes qu'elle porte autour de la tête comme un diadème. Elle rêve encore à ce projet insensé. Rejoindre *Alby* quand tout le monde dort, grimper sur son dos et franchir ensemble la haute clôture. Ils galoperaient jusqu'au pied de la montagne.

Avec ce puissant étalon, rien à craindre des démons de la nuit. Cette superstition hante la plupart des habitants de la plaine du Rhodanie. Les deux amis pourraient s'échapper sans risque d'être surpris.

Valia ne croit pas aux démons. Au contraire, pour elle la nuit cache des mystères qui éveillent sa curiosité. Quand elle était encore très petite, elle s'émerveillait devant le ciel étoilé. Accoudée à sa fenêtre, elle comptait les étoiles, les imaginait former un dessin magique. Mieux encore : un magicien, vêtu d'un habit scintillant, s'incarnerait là, au milieu de sa chambre. À cinq ans, elle se rappelle cette nuit où elle était sortie de la maison, attirée par les glapissements des renards. Sa mère, au bord de la crise de nerfs, l'avait rattrapée au milieu de la grand-rue. La fillette a renoncé à ses escapades, pour ne plus inquiéter ses parents.

Valia a fêté ses quinze ans cet hiver. Une adulte n'a plus besoin d'être obéissante.

Adalric trépigne sur le chemin qui conduit aux habitations.

– Alors, tu viens ?

Il attrape son bras.

– Ta mère a déjà commencé de coudre les nouvelles tentures. Elle a besoin de toi.

Une moue de dépit déforme le visage de la récalcitrante.

– Beuh ! Je devrai me charger du tissage. De quoi me tenir enfermée jusqu'à ce soir !

Ils dépassent l'étable, presque vide. Adalric s'arrête devant la forge. D'un signe de tête impératif, il incite sa fille à continuer jusqu'à la maison familiale.

Le tambourinement d'un galop attire leur regard vers le sud. Le forgeron s'immobilise, surpris.

Valia l'imité.

« Une monture dans le village ? À part le comte et ses soldats, personne, ici, ne possède un cheval de selle. Ils devraient tous être en poste ou dans leur campement, à l'heure qu'il est. »

La jeune fille reconnaît le cavalier. Son front dégarni se barre de terreur. Ses cheveux gras, attachés sur la nuque, se balancent au rythme de sa course. Le torque⁹, autour de son cou, représente un dragon. Un reflet donne l'impression qu'il crache du feu.

Le messenger du comte Friedolphe hurle à la volée :

– Les Longobards ! Ils ont passé les Alpes et dépassé Octodure¹⁰. Ils arrivent !

⁹ Collier de métal souvent précieux, sculpté, sans fermeture.

¹⁰ Martigny.

Table des matières

PROLOGUE	7
VALIA	14
Destruction.....	14
Détaler.....	18
Défense	21
Dégoût.....	24
Départ.....	28
Déchirure	31
SIGÉRIC.....	37
Cavalcade	37
Carrure.....	41
Cadeau.....	44
Camarades.....	47
Canailles.....	50
SALVIUS	56
Partage.....	56
Patient	59
Passif.....	62
GÉRIC	67
Sinueux.....	67
Si mal.....	70
Silence.....	72
VALIUS	74
Ténu.....	74
Témoin.....	76
Terrifiant.....	78
FRÈRE SALVIUS	81
Pourri.....	81
Pourquoi?.....	82
GÉRIC LE FRÈRE	86
Nos vies séparées	86
Noble.....	89
Novice.....	93
VALIUS LE VAILLANT	96

Travail.....	96
Travers.....	98
Trame.....	100
Tracas.....	103
Traces.....	105
GÉRIC LE GUIDE.....	108
Veine.....	108
Verdict.....	110
Veille.....	112
Verbe.....	114
Véreux.....	117
Vertu.....	120
Vérité.....	123
GE... JE.....	125
Niable.....	125
Nigaud.....	128
Niveau.....	132
Ni droit ni sec.....	134
Nippes.....	138
Niveler.....	142
Ni lui.....	147
Ni elle.....	152
AURORE.....	157
MOI, TON PÈRE.....	161
Repaire.....	161
Réunis.....	164
Retour.....	166
Réceptif.....	168
Réactions.....	170
Ressentir.....	176
Rage.....	178
Riposte.....	183
ÉPILOGUE : <u>DES CAPACITÉS POUR NOTRE AVENIR</u>	186
BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE.....	189
TABLE DES MATIÈRES.....	190